

---

## « Rien ne se perd ! » : Récupérer les déchets au Caire, à Casablanca et à Istanbul

*“Nothing Goes to Waste!”: Trash collection in Cairo, Casablanca and Istanbul*

**Bénédicte Florin**

---



### Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/tc/8020>

DOI : 10.4000/tc.8020

ISSN : 1952-420X

### Éditeur

Éditions de l'EHESS

### Référence électronique

Bénédicte Florin, « « Rien ne se perd ! » : Récupérer les déchets au Caire, à Casablanca et à Istanbul », *Techniques & Culture* [En ligne], Suppléments aux numéros, mis en ligne le 31 octobre 2016, consulté le 01 octobre 2022. URL : <http://journals.openedition.org/tc/8020> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/tc.8020>

---

Ce document a été généré automatiquement le 1 octobre 2022.

Tous droits réservés

---

# « Rien ne se perd ! » : Récupérer les déchets au Caire, à Casablanca et à Istanbul

*“Nothing Goes to Waste!”: Trash collection in Cairo, Casablanca and Istanbul*

Bénédicte Florin

---

« Rien ne se perd ! On contribue à l'économie du pays.  
C'est grâce à nous que c'est recyclé, sinon tout ça serait brûlé !  
Ça fait un gain, c'est notre survie et on fait vivre des ouvriers et beaucoup de gens ».  
Mustapha, récupérateur de déchets dans les rues de Casablanca depuis 1983, aujourd'hui grossiste et recycleur de plastique (Entretien du 25 juin 2013).

## Introduction : les travailleurs de l'ombre

Les récupérateurs informels de déchets, *zabbâlîn* au Caire, *bouâra* à Casablanca ou *toplayıcılar* à Istanbul <sup>1</sup>, collectent au porte-à-porte, fouillent dans les poubelles des villes ou dans les décharges périphériques afin d'en extraire des restes en bout de course qui auraient autrement achevé leur trajectoire. Ils donnent ainsi une « seconde vie » et réintègrent dans le circuit économique ces objets qui, loin d'être un rebut à leurs yeux, ont une valeur précise et représentent une ressource essentielle puisqu'ils constituent leur gagne-pain <sup>2</sup>.

- 1 Pourtant, le travail avec le reste assigne à ceux qui le manipulent un rang social associé à une position spatiale dans la ville. Marqués par l'invisibilité les récupérateurs de déchets font partie, en ce sens, de

« (...) ces populations qui, malgré leur nombre, sont masquées, volontairement ou non, par les chiffres, le droit, le discours politique, les représentations médiatiques, les politiques publiques, les études sociologiques, ou se retrouvent enfermées dans des catégorisations dépassées qui occultent leurs conditions d'existence » (Beaud et al. 2006).

- 2 Au sein des groupes hétérogènes de récupérateurs, les places et positions sont pourtant instables et définies par une hiérarchie entre les individus, liée à la hiérarchie du reste et aux pratiques professionnelles de récupération et de recyclage. L'articulation de ces ordonnancements des places et des restes est l'objet de la première et de la seconde parties de notre article.
- 3 Par ailleurs, l'invisibilité de ces travailleurs de l'ombre a ceci de paradoxal que l'individu récupérateur de déchets est très présent dans l'espace public. Il peut même parfois devenir une figure urbaine comme en témoigne, au Caire, le *Zabbaleen Band*, musiciens louant le travail des chiffonniers<sup>3</sup> ou encore, à Casablanca, la fresque ci-dessous représentant un *feracha* – du mot *ferach*, le « lit » qualifiant ceux qui étalent leurs marchandises –, récupérateur d'objets usagés, néanmoins plus nobles et plus présentables que les ordures ménagères.

Figure 1. La *carrossa* – charrette – du récupérateur chargée d'objets de seconde main



Fresque du graffeur Flan sur un mur de la médina de Casablanca réalisée dans le cadre du festival L'Boulevard

Pascal Garret, 2015 : CC BY-NC-ND 3.0 FR

- 4 Cette mise au jour des récupérateurs est pourtant limitée ou éphémère alors même que les discours sur le développement durable, les injonctions des bailleurs internationaux, les préoccupations des coopérations bilatérales ou les demandes plus fortes de la société civile quant à la prise en charge des ordures ménagères ou de la propreté des espaces publics soulèvent de nombreux débats médiatisés autour des déchets. Pour autant, les récupérateurs sont rarement conviés aux discussions alors que leur travail de récupération du rebut participe au délestage des déchets urbains et à la production de matières premières secondaires. Ces invisibles sont-ils aussi des « in-ouïs » (Boullier

2009) au sens littéral : ceux qui n'ont pas voix au chapitre, qui sont interdits de parole ou inaudibles lorsqu'ils s'expriment ? Plutôt que d'entrer par les politiques publiques et par les réformes mises en place depuis les années 2000<sup>4</sup>, la troisième partie de cet article se propose de retranscrire ce que les récupérateurs et petits entrepreneurs des déchets du secteur informel ont à dire sur ces politiques et réformes et comment ils tentent de s'y ajuster par la négociation ou de les contourner. En dépit de la spécificité de chaque contexte urbain, les démarches menées par les leaders et les propos des récupérateurs convergent tous vers une demande de reconnaissance de leur rôle dans la ville et dans la société ainsi que de leur rôle économique et écologique.

## « Le dernier des métiers » : la hiérarchie des places

« Presque tout le monde avait un autre boulot ici, mais on a fait faillite, ça n'a pas marché. On fait ça parce que c'est le dernier des métiers (...). Une fois que tu as commencé ce métier, tu ne t'intéresses plus au regard des autres, parce que c'est le dernier des métiers. Alors, tu penses à toi et pas aux autres. »

(Mahmut, ancien récupérateur et propriétaire d'un petit dépôt à Tarlaşaşı, entretien du 10 juillet 2014, Istanbul).

Que ce soit au Caire, à Casablanca ou à Istanbul, les récupérateurs de déchets ont toujours été repoussés aux marges, aux limites, dans les interstices et les « trous » des métropoles. Ainsi, présents en ville depuis les années 1940, les *zabbâlîn* cairotes ont été chassés à plusieurs reprises. Leurs quartiers d'habitat et de travail se situent à présent en périphérie comme l'illustre le petit quartier de Batn el Baqara – « le Ventre de la Vache » – établi dans une ancienne carrière où étaient jetées les entrailles des animaux provenant des abattoirs. Les *bouâra* de Casablanca trient les déchets récoltés dans des dépressions topographiques aux confins de la ville ou à même la plus grande décharge du pays, Médiouna. Quant aux *toplayıcılar* d'Istanbul, ils rapportent leur collecte aux *depo* – dépôts – des semi-grossistes et grossistes, principalement situés dans les quartiers centraux de Süleymaniye et Tarlaşaşı. Ces deux espaces n'en constituent pas moins des marges urbaines en plein cœur de la métropole du fait de leur réputation dangereuse, de leur composition sociale très modeste et, surtout, de la dégradation de l'habitat, résultant d'une stratégie d'abandon ourdie par les autorités stambouliotes pour mieux justifier les projets de rénovation urbaine<sup>5</sup>. Dans ces trois métropoles, les récupérateurs savent et disent que leur présence est menacée par des projets immobiliers soutenus ou engagés par les municipalités : Süleymaniye, dans le vieil Istanbul, et Tarlaşaşı, à Beyoğlu, sont contigus à des quartiers touristiques et en voie de gentrification ; à Casablanca, les plans d'urbanisme ont déjà dessiné les parcelles à bâtir sur le terrain des *bouâra* et, au Caire, les pressions contre les chiffonniers de Batn el Baqara exercées par des promoteurs, aidés, à l'époque, de la police de Moubarak, ont été violentes et récurrentes avant la révolution de 2011.

- 5 Les activités de tri, pesage, emballage, parfois recyclage s'effectuent donc dans des espaces interstitiels quasi indécélables, sinon invisibles de l'extérieur, et, en ce sens, le travail avec le déchet est toujours aujourd'hui producteur de marge territoriale ainsi que l'exprimait dès les années 1960 le géographe Jean Gouhier (1972) : à la marginalisation spatiale s'ajoute une marginalisation historique et sociale qui participe simultanément à la construction identitaire et aux représentations stigmatisantes que les récupérateurs de déchets suscitent de la part des autorités et des autres citoyens. Dans le cas des *zabbâlîn*, cette identité prend racine dans la mémoire collective. Celle-ci

est façonnée par la migration depuis la Haute-Égypte dûe à la pauvreté des arrière-grands-parents, par les déplacements contraints de quartiers en quartiers et par leur misère initiale. À ceci s'ajoute le fait qu'ils appartiennent à la minorité copte, à une communauté soudée par l'endogamie ; que leurs relations professionnelles dans le chiffonnage sont fondées sur l'interconnaissance, la confiance et la parole donnée. L'élevage des porcs en terre musulmane et la proximité avec les déchets suscitant au mieux l'indifférence, au pire l'opprobre, dès lors, on saisit mieux le repli sur soi de cette communauté ainsi que l'intériorisation du stigmate qui justifie la discrétion de leurs pratiques de collecte en ville.

Figure 2. Une vue du quartier des chiffonniers de Manchiat Nasser, Le Caire



Au premier plan l'école de l'association pour le développement du quartier ; au deuxième plan, les toits des immeubles servent à stocker des déchets imputrescibles ; au dernier plan, la falaise du Muqattam  
© B. Florin, 2008

- 6 S'ils n'appartiennent pas à une minorité religieuse, les *bouâra* casablancais et *toplayıcılar* stambouliotes sont, tout autant que les *zabbâln*, assignés à des places dans la société urbaine. Ainsi, poussés par la pauvreté, les *toplayıcılar* se sont installés dans les maisons vétustes, les caves, les ruines et les dents creuses du quartier de Süleymaniye. Principalement originaires de quatre villages de la province d'Aksaray en Anatolie, à 700 km d'Istanbul, ils font des allers-retours :

« Ici, il y a presque 1 000 personnes d'Aksaray. Le premier est venu après le coup d'État [1980] à cause de la pauvreté. Si quelqu'un demande "Aksaray-Niğde", tout le monde sait qu'il vient pour la récupération. Il y a des nouveaux qui viennent, d'autres qui repartent ; on va là-bas tous les mois pour voir nos femmes et nos enfants, pour se reposer [...]. On ne pourrait pas faire vivre nos familles ici, on ne pourrait pas vivre, les loger, les nourrir. [...] Ici, c'est le quartier le plus pauvre d'Istanbul, il y a des criminels, c'est vraiment un mauvais quartier ! Quand on vous a vu arriver, on s'est dit que vous auriez dû aller ailleurs... »<sup>6</sup>

Figure 3. L'entrée d'un dépôt dans le quartier de Süleymaniye



À droite, la peseuse, à gauche le diable du récupérateur ; le premier camion appartient au propriétaire du dépôt, le camion en arrière-plan appartient à un grossiste. Les matériaux sont triés et stockés sur un terrain abandonné à l'arrière du bâtiment. Le bâtiment jaune et la maison délabrée en bois comportent des « chambres de célibataires » pour les récupérateurs

P. Garret, 2014, Istanbul : CC BY-NC-ND 3.0 FR

- 7 À Casablanca, selon les *bouâra* du quartier Lahraouine, les *gelssas* – enclos où l'on s'assied<sup>7</sup> pour trier les déchets – cachent aussi des voyous et des repris de justice que la police ne peut trouver chez eux, puisque, de toute façon,  
« [...] les autorités ne viennent jamais nous voir, sauf le *moqqadem* qui passe tous les jours en mobylette pour contrôler s'il n'y a pas d'incendie »<sup>8</sup>.
- 8 Ignorés, non reconnus, dans une situation de précarité foncière, non comptabilisés pendant longtemps, ces « travailleurs de l'ombre » ne bénéficient pas, ou peu, des services élémentaires : les douars de Lahraouine disposent de fontaines publiques, de l'électricité et d'une école récente comme seule présence du service public, mais les *gelssas* contiguës n'ont ni eau, ni électricité.

Figure 4. Les *gelssas* de Lahraouine

Chaque *gelssa*, lieu de tri, emballage, et recyclage est fermée par des palissades, bâches, blanches, tôles ondulées, toiles, ou déchets séchés compressés. Environ 500 personnes y travaillent, davantage y circulent, et 3 000 personnes habitent les douars proches. Les récupérateurs ont du bétail qu'ils nourrissent avec les déchets organiques récupérés sur les marchés

P. Garret, 2015, Casablanca : CC BY-NC-ND 3.0 FR

- 9 Il en est de même à Batn el Baqara, au Caire, qui, hormis l'électricité, n'a aucun service urbain pour environ 5 000 habitants. Au Caire, toujours, malgré la régularisation ancienne du plus grand quartier de *zabbâlîn*, Manchiat Nasser, le nombre de chiffonniers a longtemps été sous-estimé par les autorités afin de minimiser leur activité, même si les associations comptent 100 000 chiffonniers (40 000 à Manchiat Nasser et 60 000 répartis dans six plus petits quartiers). Mais, paradoxalement, les récupérateurs sont de plus en plus comptabilisés : les *bouâra* casablancais ont reçu en 2014 la visite d'un bureau d'étude<sup>9</sup> venu les recenser et évaluer les matériaux entrants et sortants des *gelssas* ; de même à Istanbul, le principal grossiste de Süleymaniye, sur demande de la municipalité, a recensé lui-même 400 récupérateurs pour ce seul quartier et, au Caire, les habitants de Batn el Baqara ont été également recensés... en vue de leur expulsion.
- 10 Cet apparent intérêt, *via* la comptabilisation, que semblent leur porter les autorités publiques n'empêche nullement les récupérateurs de craindre celles-ci. Au Caire, à Istanbul ou à Casablanca, tous ont peur d'être confrontés à la police lors de leurs routes de collecte en raison des arrestations, amendes, brimades et insultes :
- « Le *caïd* a confisqué la charrette et l'âne de mon *bouâr*. Je n'ai pas pu les récupérer, mais je vais nourrir l'âne en "prison". C'est une humiliation parce que le *caïd* refuse de me recevoir [...]. Il est de plus en plus difficile d'aller dans le centre-ville à cause des contrôles. Mais la nuit, on peut aller jusqu'à la mosquée Hassan II [à 18 km]. Parfois, on se fait même agresser par des voleurs ! [...] On fait ce travail parce qu'on n'a pas d'alternative, mais on est humilié par la société et par les responsables »<sup>10</sup>.
- 11 Imposée « par le haut », la marginalisation spatiale et sociale des récupérateurs émane aussi des autres citoyens et est vivement ressentie comme une indignité, leur assignant

un rang précis, celui de l'inférieur, de l'impur, du paria, de l'intouchable (Lhuillier 2005). C'est « le dernier des métiers » nous ont dit, à plusieurs reprises, les *toplayıcılar* d'Istanbul.

## Matières et pratiques professionnelles de récupération : hiérarchie des restes et hiérarchie des places

En dépit du stigmatisme uniformisant les représentations exogènes du travail avec les déchets, il y a une hiérarchie dans la récupération étroitement liée à la hiérarchie des restes, dont le statut varie en fonction du lieu de collecte mais aussi de leur état, valeur et potentialités de valorisation : plus on ramasse l'ordure ultime, plus on est en position inférieure, reléguée et réprouvée. Les *bouâra* des *gelssas* refusent d'être comparés avec les *mikhala* ou *habbacha* (fouilleurs) de la décharge de Médiouna qui, eux, sont littéralement « dans » des déchets, très abîmés par le camion-benne, indifférenciés (matières organiques, inorganiques et souvent dangereuses). Ceci n'a pas la même incidence sur les conditions de travail de ces *mikhala*, leur santé et leur sécurité (risques d'affaissement des déchets, d'explosion de gaz, dangers liés aux camions-bennes, blessures, etc.). Les récupérateurs de Casablanca, comme ceux du Caire, disent aussi ne pas connaître ceux des décharges qui ne sont pas de leurs quartiers et cette distinction s'exprime, au Caire, par les termes qui les qualifient : ainsi les *la'etita* (du verbe trouver) ou *sarriha* (vagabonder) des décharges cairottes, à savoir des biffins isolés, n'appartiennent-ils clairement pas à la communauté des *zabbâlîn*.

- 12 Ces gradients du travail sont liés au statut du déchet et ceux qui font le sale boulot du « sale boulot » (Hughes 1962) sont ceux qui sauvent les déchets de la perte ultime, lors de l'étape ultime dans le lieu ultime qu'est la décharge. Cette position rend compte des variations du jugement porté sur le reste et sur les « travailleurs des déchets » (Corteel, Le Lay 2011), y compris parmi les récupérateurs. Entre 500 et 700 hommes, femmes, jeunes et enfants, habitants des douars proches, collectent jour et nuit dans le monde clos et violent de la décharge de Médiouna <sup>11</sup> : ils sont à la marge de la marge et dans le reste du reste.

Figure 5. La décharge de Médiouna



Tous les acteurs sont présents : les récupérateurs, les camions-bennes des sociétés de collecte et ceux des intermédiaires informels, les éleveurs qui ont des troupeaux en arrière-plan, se confondant avec les déchets

© B. Florin, 2011, Casablanca

- 13 La double peine touchant les récupérateurs des décharges concerne aussi, sur un autre registre, les Pakistanais, Afghans, Syriens ou Subsahariens<sup>12</sup> qui collectent à Istanbul et se trouvent dans l'illégalité : abandonnés par les passeurs ou sans moyens, menacés d'expulsion, ils vendent leur collecte ou trient dans les *depo*. Payés en moyenne 40 livres turques par jour (près de 14 €), ils attendent d'avoir le capital suffisant pour poursuivre leur voyage vers l'Europe, mais ils sont parfois sous-payés (les autres récupérateurs disent gagner entre 19 et 25 € par jour) ou affectés aux tâches les plus dures, sales ou nocives pour la santé.
- 14 Pourtant, comme si cet aspect était indicible ou tabou, les récupérateurs en ville ne parlent jamais spontanément de la saleté, de la dangerosité ou de la matérialité des ordures (odeur, texture, etc.) qu'ils manipulent sans gants en s'aidant parfois d'un crochet. En réponse à une question précise sur ce sujet, Rehal répond :

« C'est un métier sale, on ne peut pas s'essuyer les yeux tellement on est sales »<sup>13</sup>, mais plutôt que le dégoût<sup>14</sup>, les récupérateurs rendent compte de la dureté du travail par le biais de menaces extrinsèques à celui-ci : police, habitants, voleurs, drogués (Casablanca, Istanbul) qui peuvent les agresser ou encore les rats et chiens sauvages (Le Caire). Cette dureté est contrebalancée par le savoir-faire professionnel et la force requise : ainsi, au Caire, il existe une technique pour porter à dos d'homme 100 kg de matériaux qui plient littéralement en deux le porteur ; à Istanbul, il faut savoir retenir la charrette dans les descentes et la hisser dans les pentes et, partout, il faut jouer avec la circulation dense, ne pas avoir ni provoquer d'accident. Cette force n'est pas nécessaire pour les sous-tâches attribuées aux femmes et aux enfants : au Caire, les femmes et filles trient à mains nues le contenu des poubelles pour extraire les déchets organiques réservés aux cochons, puis distinguent les différents composants des

matériaux destinés au recyclage. Ce sont aussi les jeunes garçons qui grimpent dans les étages des immeubles pour collecter au porte-à-porte les poubelles des habitants. Dans les *gelssas* de Casablanca ou les *depo* d'Istanbul, les enfants ou jeunes affectés au tri des matériaux sont sous-payés et souvent leur salaire est envoyé directement à leur famille ; nourris par leur employeur, ils dorment sur place, parfois à l'air libre. À Süleymaniye, les hommes, souvent mariés au village, sont logés dans des petites pièces appelées « chambres de célibataires », fournies par les propriétaires des dépôts.

Figure 6. Jeunes récupérateurs et trieurs travaillant dans une même gelssa



P. Garret, 2015, Casablanca : CC BY-NC-ND 3.0 FR

- 15 La hiérarchie au sein des « travailleurs des déchets » est aussi liée à l'évolution des positions dans le travail ainsi que l'explique Ahmet à Istanbul :

« Il y a beaucoup de changements à Süleymaniye et la municipalité va sans doute fermer les dépôts. Il y en a 500, un dans chaque rue ! Moi, j'ai un camion, ça va, mais je ne sais pas ce qui va se passer pour les autres. Je pense que les étrangers devront partir, les Syriens, les Bengalais, les Pakistanais (...). Avant, c'était les Turcs qui récupéraient, mais maintenant les étrangers sont plus nombreux et ils vendent aux Turcs propriétaires de dépôts » <sup>15</sup>.

Figure 7 : Jeune récupérateur afghan près de la place Taksim (Istanbul)



À l'arrivée dans le dépôt, le sac pesait plus de 300 kg alors que, en moyenne, le poids de la collecte est d'environ 100 kg. Les observations sur ces façons de circuler et de collecter proviennent du suivi du parcours de ce récupérateur (avec son accord) sur 7 km, effectué par Pascal Garret et Aksel Beşiktaşlıyan.

P. Garret, 2016, Istanbul : CC BY-NC-ND 3.0 FR

- 16 Cette assertion peut-être relativisée par le fait que les récupérateurs sont souvent turcs, mais elle révèle toutefois les rapports de domination et de dépendance ainsi que l'apparition d'une catégorie, relativement récente, d'entrepreneurs des déchets.
- 17 Si l'on peut entrer dans ce travail après une faillite ou un accident de parcours, au Caire, à Istanbul ou Casablanca, les généalogies familiales et professionnelles montrent que les chiffonniers l'ont été, le plus souvent, de père en fils – et les trieuses, de mère en fille au Caire. Or, à partir des années 1990, les parcours professionnels ont divergé pour ceux qui ont pu accumuler un capital, acquérir des savoir-faire, embaucher des ouvriers et acheter des véhicules et qui, peu à peu, sont devenus « businessman des déchets »<sup>16</sup> et, parfois, porte-parole de leur communauté. Ne collectant plus eux-mêmes, ces entrepreneurs des déchets se sont éloignés de la manipulation directe du rebut qu'ils perçoivent essentiellement comme de la matière première, ressource essentielle au bon fonctionnement de leurs activités de vente ou de recyclage.
- 18 Au Caire, la spécialisation professionnelle, l'ingéniosité et l'adaptabilité des techniques de recyclage, les compétences en termes de négociation, de commercialisation, d'adaptation à la demande du secteur formel et l'insertion dans des réseaux industriels rendent compte de la professionnalisation de ceux qui, enfants, récupéraient la nourriture pour les cochons et qui, aujourd'hui, sont devenus des patrons influents d'un système que personne n'a vraiment organisé. L'ascension professionnelle n'est pas généralisée, mais elle est devenue possible et se manifeste par les efforts consentis pour la scolarisation des enfants, l'amélioration de l'habitat et la construction de nouveaux

immeubles (intensifiée depuis la « révolution » de 2011), ou les revendications d'un droit au travail, relevant plus largement d'un droit à la ville. Ici aussi, la hiérarchie professionnelle est liée à la hiérarchie des matériaux, les métaux se situant au sommet ou encore les cartons qui nécessitent de grandes surfaces de stockage et donc des capitaux. Parmi les quelque 1 000 ateliers de recyclage de Manchiat Nasser, on trouve des machines importées et coûteuses de transformation du plastique. De même, les réseaux de commercialisation des matériaux se sont complexifiés : les grossistes en ville achètent des objets fabriqués à partir du recyclage, les cartons compactés ou canettes sont vendus aux usines du secteur formel ; les boulettes de plastique ou palettes de bouteilles compressées sont destinées aux usines détenues par des Chinois ou exportées en Chine ; les accords se multiplient entre chiffonniers des villes de province et patrons d'ateliers de Manchiat Nasser pour valoriser, dans la capitale, les déchets. Ainsi, les matériaux circulent de plus en plus et sur de plus longues distances.

Figure 8 : Une broyeuse de plastique à Batn el Baqara, Le Caire



Batn el Baqara, le « Ventre de la Vache » est un petit quartier informel situé dans une ancienne carrière, au sud du centre-ville, où vivent et travaillent environ 5 000 chiffonniers coptes et musulmans. Le quartier comprend quelques ateliers de recyclage mais reste très dépendant de Manchiat Nasser.

© B. Florin, 2012

- 19 À Istanbul, la possession d'un camion assouplit et rentabilise les façons de travailler. C'est le cas pour Ahmet qui se sert de son véhicule comme espace de stockage ambulante à Beşiktaş, quartier aisé où nous le rencontrons :

« Je travaille ici depuis 17 ou 18 ans, les matériaux sont de meilleure qualité parce que c'est un quartier riche. Donc on profite plus ici ! Je suis plus visible qu'avec un dépôt, mais quand j'ai des problèmes avec les habitants, je déplace mon camion (...). On vient ici vers 4 heures du matin, on reste jusqu'à 15 heures, puis on va tout vendre au grand dépôt de Süleymaniye qui compacte les bouteilles et les cartons

(...). On vient tôt pour trouver et prendre les matériaux avant les autres récupérateurs ».

- 20 Trois récupérateurs, membres de sa famille originaire d'Aksaray et logés dans des « chambres de célibataire », effectuent 4 à 5 tours de collecte (de 2 à 3 heures chacun, selon leurs trouvailles) pendant qu'Ahmet surveille le camion.

Figure 9. Mustafa, propriétaire de deux camions et d'un dépôt à Süleymaniye, créé en 1989 par son père



15 adultes et enfants y travaillent, tous originaires du même village près d'Aksaray. Mustafa gagne en moyenne 120 € par jour et son objectif est de faire venir sa femme à Istanbul. Sur le bureau, son livre de comptes même si le dépôt est informel ; à droite, le « 68 » correspond au numéro de la région d'Aksaray, souvent indiqué sur les palissades et portes des dépôts

P. Garret, 2014, Istanbul : CC BY-NC-ND 3.0 FR

- 21 La professionnalisation et l'intégration au secteur formel du recyclage permettent l'émergence d'une catégorie d'entrepreneurs des déchets dont la position au sein des groupes et communautés s'affirme. À Süleymaniye, le propriétaire du plus grand dépôt du quartier achète les matériaux de 400 récupérateurs :

« Je regarde sur internet les prix des matériaux et j'appelle les petits dépôts pour leur dire ce qui est intéressant de ramasser ; ils passent le message aux récupérateurs (...) »<sup>17</sup>.

- 22 Dans les trois villes, tous savent au jour le jour ce qu'il est plus rentable de collecter et les semi-grossistes, grossistes et recycleurs se tiennent très au courant des cours mondiaux.
- 23 On comprend bien que cette promotion professionnelle est beaucoup plus difficile, voire impossible pour les récupérateurs des décharges, isolés et sans moyens. Par contre, à Médiouna, la convoitise suscitée par la ressource est révélée par l'incessant va-et-vient des camions des grossistes qui achètent des ballots de matières triées aux

intermédiaires qui, munis d'une peseuse dans la décharge même, achètent les déchets aux récupérateurs. Souvent anciens récupérateurs eux-mêmes, ces intermédiaires dirigent et organisent le travail dans la décharge, notamment parce qu'ils connaissent les chauffeurs et provenances des camions-bennes des sociétés de collecte : ceux qui peuvent s'approprier, en échange de quelques sous, les déchets des quartiers aisés de Casablanca dominent les autres. Enfin, comme à Istanbul, la multiplication des semi-grossistes et grossistes, qui ne sont pas toujours d'anciens récupérateurs, témoigne encore une fois de l'émergence de cette nouvelle catégorie entrepreneurs des déchets.

Figure 10. Jeunes femmes au tapis de tri (Istanbul)



Ces jeunes femmes roms de Turquie sont embauchées au tri des plastiques par l'un des plus importants grossistes de Süleymaniye. Anciennes récupératrices dans les rues, elles expliquent qu'elles préfèrent leur travail actuel.

P. Garret, 2015, Istanbul : CC BY-NC-ND 3.0 FR

## « Rien ne se perd ! » : ajustements aux réformes et discours de légitimation

Au Maroc, en Turquie ou en Égypte, ces dernières décennies ont été marquées par de nombreux débats autour de la question des déchets qui, médiatisée, a pu devenir un « problème public », inscrit à l'agenda politique (Gilbert, Henry 2012) : ainsi, au Caire, la réforme du système de gestion des déchets s'est traduite en 2002 par l'attribution de la collecte à des multinationales, bouleversant l'organisation professionnelle de la corporation des chiffonniers (Florin 2015a, b). De façon plus générale, les discours nationaux et internationaux sur le développement durable, la « bonne gouvernance », la modernisation du service public – synonyme de délégation au secteur privé dans la plupart des cas – ou les demandes des citoyens quant à une plus grande équité territoriale dans la gestion de leurs déchets ménagers conduisent ces réformes fondées sur un paradigme modernisateur et un transfert des modèles occidentaux, même si des ajustements locaux peuvent être réalisés (Florin, Cirelli 2015). Il n'y a pas lieu ici de

rendre compte dans le détail des réformes menées en Égypte, en Turquie et au Maroc, mais plutôt de saisir leurs incidences sur le travail de récupération des restes et de transcrire ce que les récupérateurs en disent.

- 24 Les réformes se matérialisent par de nouveaux dispositifs techniques qui, concrètement, ont des effets directs sur la qualité du reste et l'activité de récupération : pour les récupérateurs ou les employés des coopératives de tri des décharges<sup>18</sup>, les déchets transitant par les camions-bennes-tasseuses sont abîmés et de moindre valeur ; pour les chiffonniers des villes, l'accès à la ressource est aussi plus complexe car il leur faut passer avant les camions-bennes pour amasser les matériaux les plus intéressants ; à Istanbul et à Casablanca, l'installation des conteneurs quasi fermés ou enterrés – d'abord dans les quartiers centraux, aisés et touristiques, mais de plus en plus dans les quartiers populaires – entrave la collecte. Ces dispositifs « modernes » peuvent aller de pair avec l'interdiction formelle donnée aux récupérateurs de fréquenter les zones touristiques : c'est le cas à Istanbul où l'interdit est bravé par les *toplayıcılar* du fait de l'abondance et de la valeur des matériaux qu'ils y trouvent.
- 25 Pour conserver l'accès à la ressource, des ajustements sont nécessaires :
- « Les bennes fermées, ça n'a pas beaucoup d'impact parce qu'on a d'autres moyens pour faire sortir les déchets, soit avec des crochets, soit avec des enfants, petits, qui entrent dans les bennes... Oui, c'est dangereux, mais ne pas avoir à manger, c'est dangereux aussi ! »<sup>19</sup>.
- 26 À Istanbul, collecter dans les conteneurs enterrés reste possible :
- « Mais il y a une solution pour ça : une longue pique avec un crochet de fer ! Même s'ils enterraient les conteneurs 7 étages plus bas, on trouverait toujours une solution ! »<sup>20</sup>
- 27 Dans les trois villes, le plus profitable reste toutefois les accords oraux conclus avec les commerçants ou les hôtels pour la collecte de matériaux pré-triés, de bonne qualité et qui, de ce fait, sont parfois achetés par les récupérateurs. Au Caire, avant mai 2009 et l'abattage des porcs en raison de la grippe dite « porcine », les déchets organiques des grands hôtels représentaient une ressource très prisée :
- « Normalement, on ne vend pas l'organique car il est trop pauvre, mais si ça provient d'un grand hôtel, on va le vendre à un voisin qui en a besoin pour faire grossir plus vite ses cochons. Avant, l'abattage des cochons, on était même prêt à payer l'hôtel ! (...) Maintenant, comme je le dis souvent, ils peuvent les manger eux-mêmes, leurs ordures ! »<sup>21</sup>
- 28 Au Caire, enfin, les résistances et mobilisations des *zabbâlîn* contre la réforme gouvernementale et contre les multinationales délégataires du service se sont traduites par des contrats de sous-traitance : ainsi, les *zabbâlîn*, qui ont été en position de négociateur, conservent l'accès à la ressource en collectant pour les entreprises privées au plus grand profit financier de ces dernières (Florin, Debout 2011).

Figure 11. Les enclos pour cochons, à Manchiat Nasser



**ENVIRON 300 000 PORCS ONT ÉTÉ ABATTUS EN MAI 2009, SUITE À LA GRIPPE H1N1, FAUSEMENT BAPTISÉE « GRIPPE PORCINE ».**

© B. FLORIN, 2008

- 29 Pourtant, les récupérateurs sont rarement conviés aux discussions afférentes aux réformes même s'ils ont élaboré un discours de légitimation sur leur rôle dans la société et, au-delà, sur la dimension écologique de leur travail. Celui-ci se décline en arguments quant au nombre de familles qui vivent des déchets et à la paix sociale garantie par le fait de travailler ainsi que l'expriment les récupérateurs des *gelssas* de Casablanca ou, en des termes proches, Ahmet à Istanbul :

« Ce métier fait vivre des milliers de personnes et, en Turquie, on est mieux organisé qu'ailleurs. Pourtant, on a des problèmes avec la police. Les gens qui vivent ici disent aussi qu'on fait des saletés et on a des problèmes avec la municipalité. Alors qu'on est très importants pour le recyclage et l'environnement (...). Grâce à ce métier, on peut survivre. Sans ça, je fais quoi ? Je vole ? Je deviens un criminel ? C'est comme ça que je nourris ma famille ! »<sup>22</sup>.

- 30 Dans les trois exemples, la contribution environnementale se traduit aussi par le fait qu'ils récupèrent des déchets qui, sinon, seraient abandonnés dans la nature ou que l'on retrouverait dans les océans ; ou encore que « rien ne se perd » parce que quasiment tout peut être recyclé, ce qui contribue à l'économie du pays. Au Caire, les chiffonniers mettent en avant leur expertise et compétences professionnelles en raison d'un taux de recyclage exceptionnel, reconnues dans le monde entier, sauf chez eux...
- 31 Ces dimensions environnementales, sociales et économiques fondent leur demande de reconnaissance sociale et politique et, dans certains cas, de formalisation de leur activité comme à Süleymaniye où Mustafa, patron du plus grand dépôt, a entrepris de recenser les récupérateurs et d'organiser des réunions avec des représentants de la municipalité stambouliote :

« On a des réunions avec eux. La municipalité avait le projet de nous donner des gants, des uniformes, mais ça ne s'est pas réalisé. On discute de notre reconnaissance parce que si ce projet se réalise, on aura des droits sociaux »<sup>23</sup>.

- 32 Dans les trois villes, des associations de récupérateurs ont été créées mais n'ont jamais pu se transformer en syndicat et sont très inégalement reconnues comme interlocutrices par les pouvoirs publics. Ceux-ci oscillent entre une reconnaissance très partielle et la généralisation des dispositifs qui rendent la ressource de plus en plus inaccessible.

## Conclusion

*In fine*, en dépit de ces tentatives d'organisation collective, les récupérateurs restent à la place qui leur est assignée, à savoir à la base du système de plus en plus lucratif de valorisation. Leur travail fonde la rentabilité du secteur informel et formel du recyclage, mais cette inclusion ne leur permet pas, ou difficilement, de sortir de la marge. Aussi, tout en sauvant le reste de la déchéance, demeurent-ils dans un entre-deux du visible et de l'invisible, de l'exclu et de l'inclus, de la marginalisation et de l'intégration, du répugnant et du profitable, du déchet-rebut et du déchet-ressource, du désordre et de la remise en ordre par la requalification<sup>24</sup>. Il semble bien que perdure, encore et toujours, la superposition de sens construite dans les représentations communes, mais aussi politiques, entre l'« objet déchet » et les « déchets sociaux » que sont les récupérateurs (Lhuillier 2005 : 80).

---

## BIBLIOGRAPHIE

- Azaïtraoui, M., Dhuy, E., Moretto, L. 2013 « Système de gouvernance locale des déchets et articulation avec les contextes national et régional à Beni Mellal (Maroc) », in *Regards croisés sur le système de gestion des déchets urbains au Maghreb : le cas de Bani Mellal au Maroc, Sétif en Algérie et Sfax en Tunisie*, Gedum / Ciudad, Reus : Ajuntament de Reus, 115 p.
- Beaud, S., Convafreux, J., Lindgaard, J. (dir.) 2006 *La France invisible*, Paris : La Découverte.
- Boullier, D. 2009 « Choses du public et choses du politique. Pour une anthropologie des inouïs », in Carrel, Neveu et Ion (dir.), *Les Intermittences de la démocratie. Formes d'action et visibilité citoyenne dans la ville*, Paris : L'Harmattan : 21-38.
- Cirelli, C., Florin, B. 2015 « Vivre des déchets », in Cirelli C. et Florin B., *Sociétés urbaines et déchets. Une comparaison internationale*, Tours : Presses Universitaires François Rabelais (Villes et Sociétés) : 13-56.
- Corteel, D., Le Lay, S. (dir.) 2011 *Les Travailleurs des déchets*, Toulouse : Éditions Érès.
- Debout, L. 2012 *Gouvernements urbains en régime autoritaire. Le cas de la gestion des déchets ménagers en Égypte*, thèse de doctorat en géographie et aménagement, sous la dir. de F. Scherrer et E. Verdeil, Université de Lyon 2, 441 p. ; [https://tel.archives-ouvertes.fr/file/index/docid/858331/filename/ThA\\_se\\_Lise\\_Debout-VFinale.pdf](https://tel.archives-ouvertes.fr/file/index/docid/858331/filename/ThA_se_Lise_Debout-VFinale.pdf) ; tel-00801650v2.

Du Roy De Blicquy, G. 2014 *Le Prêtre des chiffonniers ou la construction d'une autorité religieuse au Caire entre charisme, tradition et clientélisme (1974-2014)*, sous la dir. de P. Servais et J. Den Heijer, <http://hdl.handle.net/2078.1/151252>.

Douglas, M. 1966 *Purity and Danger, an Analysis of Conception of Pollution and Taboo*, London/New York, Routledge, p. 188 trad. fr. 2001, *De la souillure. Essai sur les notions de pollution et de tabou*, Paris : La Découverte.

Florin, B. & Debout, L. 2011 « Les Contradictions du nouveau système de déchets au Caire. Conflits, négociations et stratégies d'acteurs » in *Egypte-Monde arabe* 8(3), Le Caire : CEDEJ : 31-57.

Florin, B. 2012 « Les Chiffonniers du Caire et la "grippe porcine", Les blogs du diplo, *Visions cartographiques*, <http://blog.mondediplo.net/2011-01-12-Les-chiffonniers-du-Caire-et-la-grippe-porcine>.

Florin, B. 2015a « Quand la question des déchets devient un problème public : réforme, crise, ajustements et malentendus entre acteurs. L'exemple du Caire (Égypte) », in Cirelli, C. et Florin B., *Sociétés urbaines et déchets. Une comparaison internationale*, Tours : Presses Universitaires François Rabelais (Villes et Sociétés) : 239-268.

Florin, B. 2015b « Les Chiffonniers du Caire. Soutiers de la ville ou businessmen des ordures ? », *Ethnologie française*, « Propreté, saleté, urbanité », Paris : PUF : 487-498.

Furniss, J. 2012, *Metaphors of Waste : Several ways of seeing "Development" and Cairo's Garbage Collectors*, thèse de doctorat en philosophie, Oxford, sous la dir. de Nandini Gooptu, 270 p.

Gilbert, C., Henry, E. 2012 « La Définition des problèmes publics : entre publicité et discrétion », *Revue française de sociologie*, 531 : 35-59.

Gouhier, J. 1972 *Éléments pour une géographie des déchets*, Thèse de doctorat en géographie, Université de Caen.

Hughes, E.-C. 1996 [1962] « Good People and Dirty Work », in *Social Problems*, vol. X, Summer [trad. française : *Le Regard sociologique. Essais choisis*, Paris : EHESS, 344 p.].

Jeanjean, A. 2011 « Travailler à la morgue ou dans les égouts » in *Ethnologie française*, 2011/1 Vol. 41 : 59-66.

Lhuilier, D. 2005 « Le "sale boulot" », *Travailler* 14 : 73-98.

Tadroz, M. 2010 « Scapepigging : H1N1 Influenza in Egypt », Sarah Dry and Melissa Leach (dir.), *Epidemics : pathways of disease and response*, London : Earthscan : 213-238.

## NOTES

1. Le mot *zabbâlîn* (sing. *zabbal*) découle de *zibbâla*, immondice, ordure ; *bouâra* (sing. *bouâr*) découle du mot français éboueur ; *toplayıcılar* (sing. *toplayıcı*) des verbes ramasser, collecter.

2. Cet article se fonde sur plusieurs campagnes répétées d'entretiens qualitatifs, initiées en 2007 dans trois quartiers de chiffonniers au Caire ; puis en 2011 dans deux espaces de récupération à Casablanca ; puis en 2014 dans trois quartiers d'Istanbul. Au Maroc, les entretiens ont été menés avec un collègue géographe, M. Azaitraoui qui a lui-même travaillé sur la question (Azaitraoui, Dhuy, Moretto, 2013) ; en Turquie, ils ont été conduits avec D. Daniş, sociologue à l'Université Galatasaray et A. Beşiktaşlıyan, étudiant en sociologie et interprète. Nous les remercions chaleureusement tous les trois ici. L'article propose une première réflexion comparative qui s'est imposée *a posteriori*. Dans ces trois recherches, la grille de lecture commune est celle des

itinéraires de vie des récupérateurs, de leurs pratiques de l'espace urbain et des pratiques professionnelles associées, en tenant compte des contextes locaux et des politiques urbaines. Enfin, précisons que si les chiffonniers du Caire ont fait l'objet de nombreux travaux, thèses récentes (Debout 2012, Du Roy 2014, Furniss 2012), articles scientifiques ou de presse, documentaires et films, les récupérateurs de Casablanca ou d'Istanbul sont moins connus même si, depuis les années 2000, des rapports d'expertise, articles, masters ou documentaires ont été réalisés dont « *Profession mikhali* », documentaire commandité par le PDG d'une des plus grandes sociétés de cartonnage marocaine et visible sur [https://www.youtube.com/watch?v=YG\\_8HHS7iu8](https://www.youtube.com/watch?v=YG_8HHS7iu8) ou, pour Istanbul, le travail du collectif d'artistes *Surplus of Istanbul* <http://istanbulunartigi.net/>

3. Le *Zabbaleen Band* est un groupe créé en 2010 par des étudiants de la très chic Université Américaine du Caire, qui joue, dans l'espace public, sur des instruments fabriqués à partir de matériaux de récupération et qui milite pour l'environnement, le tri sélectif et le recyclage. La référence aux chiffonniers du Caire, les *zabbâlîn*, est explicite.

4. Voir notamment la thèse de L. Debout (2012), celle de J. Furniss (2012) ainsi que leurs articles ou les miens (Florin 2015) pour l'exemple cairote. Notons que, si nous manquons de sources pour Casablanca et Istanbul, la question intéresse de plus en plus les étudiants de master qui produisent souvent des études de terrain intéressantes sur ces politiques urbaines liées aux déchets.

5. A Süleymaniye et Tarlabası, le grand nombre de maisons en ruine, murées ou brûlées rend compte de cette stratégie de délaissement des espaces : à Tarlabası, de grands panneaux publicitaires annoncent des projets immobiliers d'envergure, soutenus par le président Erdoğan en personne. Voir le documentaire sur un récupérateur du quartier : « Tarlabası and me » <http://sud.hypotheses.org/1690>

6. Entretien du 4 juillet 2014 avec Mehmet qui collecte depuis 15 ans.

7. En réalité, je n'ai jamais vu dans les *gelssas* de récupérateur « assis » pour trier... Ils s'assoient pour les repas ou pour se reposer. Au Caire, par contre, les femmes sont assises pour trier le retour de collecte.

8. Entretien avec Mustapha, recycleur de plastique et patron de trois *gelssas* (05 juin 2013). Le *moqqadem* est un chef de quartier, sans statut formel, qui travaille pour le *caïd*, autorité locale officielle, qui travaille lui-même pour le *wali*, équivalent du préfet.

9. Entretien avec Mustapha (11 janvier 2015).

10. Entretien du 3 juillet 2012, avec Mohamed, ancien *bouâr*, fils de *bouâr* et aujourd'hui patron d'une *gelssa*. Amin, un autre patron de *gelssa* nous a expliqué : « Parfois le *caïd* confisque les ânes et les charrettes : quand elles sont en métal, il les vend ici même au poids de la ferraille. C'est une magouille... Il faut aller les racheter pour 400 dirham [35 euros] et les faire remonter pour 200 dirham [17 euros]. On n'a pas le choix » (Entretien du 25 juin 2013).

11. Située à une vingtaine de kilomètres au sud de Casablanca, la commune de Médiouna accueille, en plus de la décharge, un hôpital psychiatrique, la prison pour mineurs et le grand cimetière de Casablanca. Sur la décharge, voir le documentaire édifiant du militant écologiste Zero Zbel : <http://sud.hypotheses.org/1813>

12. Nous avons mené quelques entretiens, difficiles en raison de leur méfiance, avec des Pakistanais, des Syriens et un Ghanéen, mais nous n'avons pas rencontré les Kurdes, ni les Roms (appellation turque pour les tziganes), sans doute les premiers à avoir récupéré les déchets à Istanbul mais qui sont totalement indépendants.

13. Entretien avec Rehal, patron d'une *gelssa* et récupérateur de chutes de tissu (8 janvier 2015).

14. Ceci rejoint ce que qu'écrit Agnès Jeanjean sur les égoutiers qui « (...) s'attribuent une constitution physique qui les prédestineraient à supporter ou à ne pas éprouver de dégoût (...) Il s'attribuent en revanche du courage (...) » (Jeanjean 2011 : 62).

15. Entretien avec Ahmet, originaire d'Aksaray et récupérateur depuis 18 ans à Istanbul (09 juillet 2014). Précisons que le chiffre de 500 dépôts est très exagéré, il y en aurait une quarantaine d'après le leader du quartier qui les a recensés.
16. Expression en « français », souvent employée telle quelle par Romani, recycleur, patron et l'un des leaders de la communauté des *zabbâlîn* au Caire.
17. Yusuf, fils d'un récupérateur venu en 1955 à Istanbul, est devenu grossiste travaillant sous licence : son dépôt dispose d'un pont-bascule pour peser les camions (pleins à l'entrée et vides à la sortie), ainsi que d'une presse à compacter les plastiques et cartons (entretiens du 4 et 16 juillet 2014).
18. Abdallah, employé à la coopérative de la décharge d'Oum Azza (région de Rabat) explique encore que le manque à gagner est dû à la soustraction d'une grande quantité de matériaux par les récupérateurs en ville (entretien du 13 janvier 2015).
19. Entretien avec Mustapha, patron de *gelssa* (Casablanca, 11 janvier 2015).
20. Entretien avec Mustafa, patron d'un *depo* (Istanbul, 07 juillet 2014).
21. Entretien avec Romani (Paris, 14 février 2014). Pour les *zabbâlîn*, la collecte des déchets organiques était totalement liée aux porcs. Depuis 2014, l'élevage des porcs est de nouveau autorisé. Ces derniers n'avaient pas été complètement éradiqués, mais il est sûr que la reconstitution du cheptel prendra du temps et que les volumes de collecte de l'organique sont plus réduits qu'auparavant : comme l'expliquent les chiffonniers rencontrés, il est inutile de ramener des déchets putrescibles dans leurs quartiers. Sur les effets de la grippe dite « porcine », voir le passionnant article de Mariz Tadroz (2010) ou Florin 2012.
22. Entretien du 09 juillet 2014, Beşiktaş, Istanbul.
23. Entretien du 15 juillet 2014.
24. Cet entre-deux du travail avec les déchets était l'objet du colloque organisé par D. Corteel et S. Le Lay « Le métier d'éboueur, un clair-obscur contemporain » (EHESS, 2010, Paris) dont a résulté la publication, sous leur direction, *Les Travailleurs des déchets*. Cette réflexion s'est poursuivie dans le cadre du programme de recherche ODORR (Objet-déchet-objet, recyclage et réemploi) coordonné par D. Corteel qui a personnellement travaillé sur cet « entre-deux » et sur le passage du désordre introduit par le déchet (Douglas 2001 : 55), à sa mise en ordre par le biais du tri et de la requalification. Voir l'article de Delphine Corteel dans le même numéro.

## RÉSUMÉS

Les récupérateurs de déchets, *zabbâlîn* au Caire, *bouâra* à Casablanca ou *toplayıcılar* à Istanbul collectent au porte-à-porte, fouillent dans les poubelles ou les décharges afin de requalifier des restes qui auraient, sans leur travail d'extraction, achevé leur trajectoire. Ils donnent ainsi une autre vie à ces objets qui, loin d'être des rebuts à leurs yeux, ont une valeur précise et constituent une ressource essentielle : leur gagne-pain. Non reconnus et quasi invisibles car « c'est le dernier des métiers », ces travailleurs de l'ombre ne forment cependant pas des groupes homogènes : plus on ramasse l'ordure ultime, plus on est en position inférieure, reléguée et réprouvée. La hiérarchie des places s'articule ainsi à la hiérarchie des restes. Cette assignation sociale et spatiale inférieure explique aussi que, en dépit d'un discours médiatisé sur le recyclage, le réemploi et le « développement durable », les récupérateurs aient peu voix au chapitre et soient rarement associés aux réformes des politiques publiques. De même, leur travail de délestage de la

ville de quantité d'ordures, vendues aux entreprises de recyclage *via* les grossistes, fonde le système formel et lucratif de valorisation de restes, mais ne leur donne pas accès à des droits du travail ou à des droits sociaux. Face à cette exclusion, ressentie comme une injustice, les récupérateurs, par les actions de leurs leaders, veulent se faire entendre et élaborent un discours sur leurs compétences professionnelles et la dimension écologique de leur travail ; s'ils préfèrent toujours rester invisibles individuellement, ils tentent par ces tentatives d'organisation et de mobilisation d'acquérir une visibilité collective, une légitimité professionnelle et, surtout, la reconnaissance qu'ils sont bien des citoyens à part entière.

The waste-pickers, *zabbâlîn* in Cairo, *bouâra* in Casablanca or *toplayıcılar* in Istanbul, collect door-to-door, search into trash cans or garbage dump to requalify scraps which would have finished their trajectory, without this work of extraction.

They give another life to these objects which, far from being rubbishes for them, have a precise value and constitute an essential resource : their bread-job. Not recognized and invisible because "it is the last one of the jobs", these workers of the shadow do not however form an homogeneous group : the more they collect the ultimate garbage, the more they are in lower position and relegated. Thus the hierarchy of places is associated with the hierarchy of rests. This lower social and spatial assignment also explains that the waste-pickers are rarely associated to the reforms of the public policies, despite a mediatized speech on the recycling, the re-use and the "sustainable development". In the same idea, their work of reduction of quantities of garbage, sold for the recycling industry via the wholesalers, bases the formal and lucrative system of valuation of the scraps, but does not give them access to labor laws or to social rights. In front of this exclusion, felt as an injustice, the waste-pickers, by the actions of their leaders, want be listened and they develop a speech on their professional know-how and the environmental dimension of their work. If they always prefer to remain invisible individually, they try by these organization and mobilization to acquire a collective visibility, a professional legitimacy and the recognition that they are full city-dwellers.

## INDEX

**Mots-clés** : déchets, récupérateurs, recyclage, formel/informel, mobilisation, Le Caire, Istanbul, Casablanca

**Keywords** : garbage, waste pickers, waste recycling, formal/informal, mobilization, Cairo, Istanbul, Casablanca

## AUTEUR

BÉNÉDICTE FLORIN

MCF en géographie, Université de Tours – EMAM – CITERES  
benedicte.florin@univ-tours.fr